



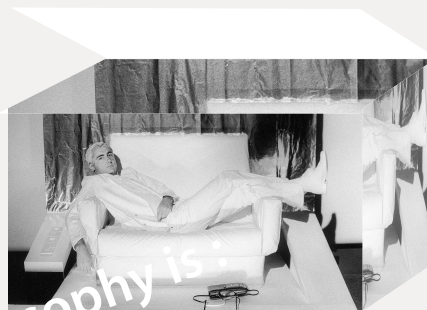
Pièce inspirée du journal  
de Andy WARHOL

Écriture et Mise en scène  
**Denis LANOY**  
avec **Vincent LEENHARDT**

Scénographie Jacques ARTIGUES Costume Doriane FRANÇOIS

TRIPTYK-THEATRE

[www.triptyktheatre.fr](http://www.triptyktheatre.fr)



My philosophy is :  
every day's  
a new day.  
Andy WARHOL

Graphiste Stella Biaggini 06 16 78 43 04

38, rue de Montauray 30900 Nîmes  
tél./répondeur fax 04 66 62 06 66  
[ttk@triptyktheatre.fr](mailto:ttk@triptyktheatre.fr)

Administration : Hervé Rathonie

Contact et diffusion Gislaïne SEYER 06 09 89 52 61

TRIPTYK-THEATRE Compagnie aidée par le Ministère de la Culture – avec le concours de la Préfecture  
de région du Languedoc-Roussillon – Direction régionale des affaires culturelles  
Le Conseil Régional Languedoc Roussillon - Le Conseil Général du Gard - La Ville de Nîmes

Licence d'Entrepreneur du Spectacle n°2-1012572 CODE APE 2001Z  
Association loi 1901 préfecture du Gard N° W302002293

Production TRIPTYK-THEATRE



**je ne m'effondre pas**  
parce que je ne me mets jamais debout...

ANDY WARHOL



PHOTO © ALEXIS BETHUNE

TRIPTYK-THEATRE

**“ Je n’ai pas de mémoire. Je suis comme un magnétophone sur lequel il n’y aurait que la touche effacer ” affirmait Andy Warhol.**

Aussi, chaque matin, et ce pendant les quinze dernières années de sa vie, à 9 heures, téléphonait-il à sa secrétaire Pat Hackett pour lui raconter ce que la veille, il avait fait, vu, entendu, dit, vécu, peint, les endroits où il était allé, les pensées qu’il avait eu.

Il y avait là comme une quête, un espoir douloureux, de ne pas laisser échapper le temps. Se souvenir, quoi qu’il en coûte.

C’est cette affirmation qui m’a guidé pour mettre en scène

**JE NE M’EFFONDRE PAS PARCE QUE JE NE ME METS JAMAIS DEBOUT...**

J’ai moi-même, comme effacé, utilisé la seule touche importante, celle qui ouvre aux profondeurs de l’inconscient. J’ai lu, sans prendre aucune note, la totalité du journal, du premier au dernier jour, plus quelques autres textes importants, des interviews. Aucun texte de critique, historien d’art, biographe. Rien autre qui ne soit directement de Andy Warhol.

Ensuite, j’ai laissé reposer, laissant à ma mémoire le loisir d’effacer à sa convenance.

Puis, je me suis décidé à recomposer une parole warholienne, forcément discontinuée, qui serait un peu la mienne. Je me suis fixé des limites plutôt que des objectifs. Pendant dix jours, à raison de deux heures par jour, je faisais un effort de mémoire. De quelles pensées, de quelles anecdotes souvent drôles, de quels propos sur lui-même, de quelles réflexions sur le travail du peintre, sur l’art, sur les U.S.A. je me souvenais.

Le tout, s’est construit autour de l’idée assez simple de la peur, de la disparition, de l’oubli. C’est à rebours que cela c’est fait, puisque, j’ai commencé par le dernier jour. Mis bout à bout tous les souvenirs devenaient comme une ultime confession, un ultime soliloque.

*Qu’on ne se méprenne pas, il s’agit bien ici d’une proposition théâtrale, pas d’une conférence d’histoire de l’art, ni d’une performance, le propos n’est ni illustratif, ni biographique. Je n’ai jamais cherché à “ coller ” à la réalité, ni à “ l’image ” d’Andy Warhol, même si, dans l’espace de la représentation, un espace blanc, le comédien endosse le rôle, se met à parler, à se souvenir, de loin.*



## UNE TENTATIVE THÉÂTRALE



*Je n’ai jamais voulu être peintre. Je voulais être danseur de claquettes.*

*Si vous voulez tout savoir sur Andy Warhol, vous n’avez qu’à regarder la surface de mes peintures, de mes films, de moi. Me voilà. Il n’y a rien dessous.*

*Si je peins de cette façon, c’est parce que je veux être une machine, et je pense que tout ce que je fais comme une machine correspond à ce que je veux faire.*

Ce qui est formidable dans ce pays, c’est que l’Amérique a inauguré une tradition où les plus riches consommateurs achètent la même chose que les plus pauvres. On peut regarder la télé et boire Coca-Cola, et on sait que le président boit du Coca, que Liz Taylor boit du Coca et, imaginez un peu, soi-même on peut boire du Coca. Un Coca est toujours un Coca, et même avec beaucoup d’argent, on n’aura pas un meilleur Coca que celui que boit le clodo du coin. Tous les Cocas sont pareils et tous les Cocas sont bons.

Liz Taylor le sait, le président le sait, le clodo le sait, et vous le savez.

*Je ne lis jamais. Je regarde seulement les images.*

*Le seul moment où je veuille être quelqu’un, c’est avant une réception, pour pouvoir entrer. J’aime les chose barbantes. J’aime que les choses soient exactement pareilles encore et encore.*

*Quand je suis vraiment impressionné, je suis si ému que je ne peux plus parler. Heureusement, la plupart des gens qui travaillent pour moi sont si émus qu’ils ne peuvent plus s’arrêter de parler.*

## EXTRAITS CHOISIS

*Je dois me faire une idée très approximative du “travail”, parce que je trouve que le seul fait de rester en vie, c’est beaucoup travailler à quelque chose qu’on n’a pas toujours envie de faire. Quand on naît, c’est comme si on se faisait kidnapper. Et puis vendre comme esclave. Les gens travaillent tout le temps. La machine travaille sans arrêt. Même quand on dort.*

Quand on y songe, les grands magasins sont un peu comme des musées.

Il y a toujours eu une contradiction, parce que je suis timide et pourtant j’adore occuper toute la place. Maman disait toujours : “ Ne te mets pas en avant, mais fais savoir à tout le monde que tu es là ”.

Quelqu’un a dit que Brecht voulait que tout le monde ait les mêmes opinions. Je veux que tout le monde est les mêmes opinions. Mais Brecht voulait y parvenir par le communisme, d’une certaine façon. La Russie le fait sous les ordres du gouvernement. Ici, c’est en train d’arriver tout seul, en dehors de tout gouvernement strict. Donc, si ça marche sans qu’on ne fasse rien, pourquoi est-ce que ça ne marcherait pas sans qu’on devienne communiste ? Tout le monde a la même allure et le même comportement, et de plus en plus.